

ANALYSE DES ÉVÉNEMENTS DE BATTIPAGLIA

Ce texte est extrait du « Rapport politique sur certains aspects actuels de la question agraire », rédigé par un groupe d'études qui s'était formé en 1966 au sein des Quaderni Rossi, à partir d'une ébauche de Raniero Panzieri. Le texte intégral de ce « Rapport » a paru dans les Quaderni Piacentini n° 38, juillet 1969.

Primitivement, le présent extrait devait faire partie d'un ensemble sur la question méridionale, qui, politiquement, revêt une importance capitale puisqu'elle recoupe plusieurs problèmes de fond : le problème agraire, qui n'est pas seulement un problème paysan puisque l'agriculture méridionale comprend, outre la masse de petits exploitants, celle des métayers, des « colons » et des ouvriers agricoles ; le problème du chômage et de l'émigration ; celui du « sous-développement » et d'un type de « développement » capitaliste qui accentue les déséquilibres et les distorsions tout en les déplaçant ; celui, enfin, du « colonialisme intérieur » et de l'unité politique des masses exploitées du Sud et du Nord industriel, problème important entre tous puisque le Sud se trouve par rapport au Nord dans la même situation que le « tiers monde » par rapport aux métropoles impérialistes, ce qui, dans une large mesure, tend à immuniser les révolutionnaires italiens contre les tentations du « tiers-mondisme » : il leur est interdit, en effet, d'opposer les populations des métropoles industrialisées à celles des régions périphériques et de poser le problème du développement en termes de transferts de ressources des premières aux secondes ; il leur est impossible de parler de « peuples riches » et de « peuples exploités » dans un pays où les « damnés de la terre » s'intègrent au prolétariat des « régions riches » du Nord par un flux migratoire continu, sans devenir des « privilégiés » pour autant et tout en conservant leurs attaches avec les régions d'exode.

Des raisons techniques ayant empêché la publication, dans le présent numéro, d'un ensemble de textes sur le Sud, le lecteur pourra se référer, outre aux publications citées dans l'article de Giampiero Mughini, aux études « minoritaires » suivantes : « Capitale, contadini

e sinistra rivoluzionaria » et « *Scuola e sottosviluppo* » (Nuovo Impegno, 17-18, 1970) par le Circolo Lenin di Puglia ; « *Per una rifondazione della questione meridionale* » (Giovane Critica, 23-24, 1970), par le Centro Studi Marxistici, formé de militants et de dirigeants du mouvement ouvrier organisé ; l'étude, pour le moins discutable mais stimulante, de Piero Bevilacqua, « *Sul sottosviluppo meridionale* », in Contropiano n° 3, 1969.

Battipaglia n'est pas un quelconque centre traditionnel du Sud profond, plus ou moins endormi, mais un des « pôles de développement » les plus dynamiques du Mezzogiorno et, en général, de toute l'Italie agricole. Le territoire dont elle est le centre économique, la plaine du Sele, s'étend de Salerne à Agropoli ; ces quinze dernières années, cette zone a été le théâtre d'un développement agricole intense, dominé par deux facteurs : la réforme foncière, qui a créé environ cinq cents nouvelles exploitations de quatre à six hectares, groupées en coopératives équipées de leurs propres machines agricoles ; et, en dehors de la zone de réforme, le dynamisme d'une classe d'entrepreneurs capitalistes moyens, assez capables sur le plan technique (une preuve du poids de ce dernier facteur est l'existence, depuis les élections communales de 1966, d'un « parti des agriculteurs » assez différent des autres listes).

Parallèlement au développement agricole, l'activité industrielle a remarquablement augmenté : qu'il nous suffise de dire que, en 1966, alors que Battipaglia était une des zones agricoles les plus florissantes du « Mezzogiorno », sa population active était employée à raison de 30 % dans l'agriculture, de 46 % dans l'industrie et de 24 % dans d'autres activités.

Ce développement industriel était cependant intimement lié à celui de l'agriculture et cela de deux manières : *directement*, une grande partie des activités industrielles consistant dans la transformation des produits agricoles (32 % des salariés de l'industrie y travaillent), et la plus grande partie des activités commerciales consistent dans la distribution de produits liés à la production agricole (machines, engrais, semences, etc.) ; *indirectement*, dans la mesure où ces activités permettaient d'absorber sur place — au contraire de ce qui se passe ailleurs dans le Mezzogiorno — une grande partie de la main-d'œuvre devenue disponible à la suite de la rationalisation des exploitations agricoles, ainsi que des

courants d'émigration de l'intérieur, créés par la relative prospérité de la zone.

Ce dynamisme et cet apparent équilibre paraissaient exemplaires, surtout — de notre point de vue — parce qu'ils *masquaient aux yeux des protagonistes eux-mêmes* — sous l'apparence d'un *accroissement réel du revenu et de la consommation* — le double processus en cours à l'intérieur et en dehors de la zone de réforme : développement de type capitaliste d'une minorité d'agriculteurs (sans que la concentration foncière fût toujours marquée) et prolétarianisation graduelle des autres, ce dernier phénomène apparaissant surtout dans l'augmentation des formes de travail à temps partiel parmi les « chefs d'exploitation » et leurs parents (dont beaucoup de femmes), employés de manière stable ou saisonnière en dehors de l'exploitation.

Comme l'expérience n'en était encore qu'à ses débuts, il était essentiel pour le maintien de cet équilibre que le modèle d'intégration appliqué dans la zone demeure inchangé, mais aussi qu'il se développe dans la même direction, en s'enrichissant de nouveaux facteurs productifs et institutionnels.

Or, au lieu de cela, le patrimoine industriel local s'est progressivement appauvri et c'est là, sans doute, ce qui explique l'explosion de 1968. En effet, si *ce processus* ne justifie pas complètement le niveau de colère atteint, étant donné sa faible portée sur le plan général (comme n'ont pas manqué de le faire remarquer les journaux bourgeois, dans leur hâte d'accréditer la thèse du complot subversif), il a cependant été suffisant pour mettre en évidence l'ampleur réelle de la prolétarianisation avec tout ce qu'elle comporte d'incertitudes, d'angoisses quant à l'avenir et, en l'occurrence, d'espoirs déçus.

Il ne s'agit donc pas seulement d'un incident isolé, mais, au-delà de Battipaglia même, il convient : 1^o de comprendre que les pôles de développement sont un élément qualitativement nouveau dans le plan capitaliste de développement ; 2^o de comprendre que, par conséquent, les contradictions qui s'y manifestent ne sont pas du type ancien (le « sous-développement chronique »), mais d'un type nouveau, immédiatement significatives pour le système socio-économique tout entier. Plus exactement, elles découvrent d'une manière particulièrement intéressante (et neuve pour le Mezzogiorno agricole) la contradiction fondamentale du système capitaliste (l'impossibilité de se passer de main-d'œuvre,

mais aussi l'impossibilité de la réduire à un simple appendice passif du capital).

Pourquoi, alors, les camarades ultra-gauchistes, qui ne cessent de clamer leur détermination de « généraliser les mots d'ordre et l'organisation révolutionnaires », se sont-ils une fois de plus limités à encourager des manifestations dans lesquelles la polémique avec le P.C.I. portait sur des sujets de pure forme, de « style », *tout en acceptant comme bon, dans son ensemble, l'essentiel de la position politique communiste, exprimée dans une réduction des « faits » à la dégradation, au sous-développement, à la « vieille faim » du Sud?* Ne comprennent-ils pas que dans ce jugement réside l'essence contre-révolutionnaire de la ligne révisionniste? Peut-être estiment-ils inutile de faire des analyses quand ils peuvent, sans se fatiguer, participer à des manifestations dont ils tireront, sur le plan de « l'organisation », des avantages d'autant plus sensibles qu'ils sont plus éloignés, du théâtre des événements?

Quelques camarades, mieux armés des portraits de Mao que de sa pensée — et d'assez bonne foi pour ne pas avoir compris qu'il n'est utile et intéressant de tenir un certain type de propos « sur l'organisation » que si l'on reste à une certaine distance de situations trop brûlantes — se sont précipités à Battipaglia.

On a alors observé un phénomène vraiment significatif : comme nous l'avons déjà remarqué, il n'y a pas de différence substantielle entre l'analyse *des causes* des événements faite par la « nouvelle gauche » et celle diffusée par le P.C.I. (les divergences ne portent semble-t-il, que sur les responsabilités et, de manière moins claire, sur le type de réaction à déclencher) ; mais on a pu constater une autre analogie : dans le type de rapport que les camarades ultra-gauchistes et les représentants du « marxisme parlementaire » cherchèrent à établir avec la population en lutte.

La situation avait été interprétée en termes de « sous-développement » et de « vieilles contradictions » au lieu de « prolétarianisation croissante » et de « nouvelles perspectives de lutte et de nouvelles tâches » ; sur la base d'une analyse erronée, on avait prétendu faire de Battipaglia (but des courants d'émigration de l'intérieur du pays) un symbole des problèmes du Mezzogiorno tout entier, au lieu d'un point de référence pour une nouvelle stratégie, prête à affronter les tâches de *création* d'une nouvelle conscience unitaire de classe là où le capitalisme introduit de puissants éléments

de division ; à toutes ces erreurs théoriques et d'analyse a correspondu la prétention bureaucratique de se présenter de l'extérieur et d'être acceptés comme les vrais interprètes, au niveau politique, des exigences de la population en lutte.

Au lieu d'apprendre, pour savoir ensuite mieux expliquer à ceux-là mêmes dont on a appris — et aux autres, différents en apparence — les *causes générales* de leur situation spécifique, dans le but d'élaborer tous ensemble (selon la méthode dialectique si bien exprimée par Mao dans la formule « des masses aux masses ») les objectifs et les méthodes de lutte contre *ces causes générales*, on a préféré revenir, plus ou moins consciemment, à la voie traditionnelle qui consiste à demander à la population une délégation de pouvoirs et un mandat permettant d'agir et de parler en son nom.

Cette attitude est égocentriste : elle est en effet fondée sur la prétention que le simple fait qu'un groupe de personnes ait (dans la meilleure des hypothèses) une certaine dose de bons sentiments, la possibilité de lire de bons livres et un comportement polémique à l'égard des partis traditionnels, suffit à faire accepter ce groupe par le « peuple » comme son « représentant ». Cette prétention a d'ailleurs été repoussée par le peuple lui-même ; il a réservé le même traitement à ces adversaires acharnés, à ces ennemis jurés étrangement semblables dans leur manière d'analyser une situation et de s'y comporter : les députés furent malmenés, les estrades des meetings syndicalistes abattues et brûlées ; quelques représentants des groupes ultra-gauchistes furent remis à la police par des groupes de personnes exaspérées.

C'est là un événement important qui vaut la peine d'être médité sérieusement au moment où, précisément, les problèmes d'organisation passent au premier plan. Il semble malheureusement que les camarades impliqués n'en aient tiré aucun enseignement : le P.C.I., avec la sagesse et la patience sur lesquelles reposent ses capacités de mystification, s'est tu et a minimisé la portée des événements, tout en prenant bien garde à ne pas faire de déclarations trop désagréables ; les camarades ultra-gauchistes se sont trouvés dans la nécessité de choisir entre une autocritique sérieuse et utile ou la fuite dans l'idéologie : ils ont préféré cette seconde voie ; et c'est ainsi que s'est répandue à travers toute l'Italie cette nouvelle décourageante : les événements de Battipaglia avaient été organisés et contrôlés par les fascistes.

Ainsi se referme le cercle vicieux dont nous parlions au début

de cette note : incapacité de faire une analyse, égocentrisme bureaucratique, méfiance à l'égard des masses, incapacité d'organiser et ainsi de suite.

Pour compléter ce tableau, signalons, en brièvement, un autre aspect. Il semble que les camarades ultra-gauchistes ne soient pas les seuls à n'avoir pas su tirer d'enseignements de ces événements et d'autres épisodes peu glorieux de la lutte de classes dans le pays : d'autres se sont presque réjouis de ces insuccès ; ils y voient, en effet, non des défaites pour tous, non des problèmes brûlants posés à tout le mouvement, mais de simples confirmations de leurs analyses, qui ne sont jamais suivies d'indications politiques positives, de possibilités réelles de travail politique à tous les niveaux, mais seulement de suggestions visant l'approfondissement des analyses elles-mêmes [...].

Giovanni MOTTURA